

Chroniques
d'une p'tite ville

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Hade, Mario, 1952-
Chroniques d'une p'tite ville. Les débuts
ISBN 978-2-89585-772-3
I. Titre. II. Titre: Débuts.
PS8615.A352C472 2016 C843'.6 C2016-941093-5
PS9615.A352C472 2016

© 2016 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition :
LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :
PROLOGUE
prologue.ca

Distribution en Europe :
DILISCO
dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Visitez le site Internet de l'auteur : www.mariohade.com

Imprimé au Canada
Dépôt légal: 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

Mario Hade

Chroniques
d'une p'tite ville

Les débuts



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur

Le secret Nelligan, roman, Les Éditeurs réunis, 2011.

L'énigme Borduas, roman, Les Éditeurs réunis, 2012.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 1 : 1946 – L'arrivée en ville, roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 2 : 1951 – Les noces de Monique, roman, Les Éditeurs réunis, 2013.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 3 : 1956 – Les misères de Lauretta, roman, Les Éditeurs réunis, 2014.

Chroniques d'une p'tite ville, tome 4 : 1962 – La vérité éclate, roman, Les Éditeurs réunis, 2014.

Des nouvelles d'une p'tite ville, tome 1 : 1967 – Violette, roman, Les Éditeurs réunis, 2015.

Des nouvelles d'une p'tite ville, tome 2 : 1968 – Juliette, roman, Les Éditeurs réunis, 2015.

Des nouvelles d'une p'tite ville, tome 3 : 1969 – Monique, roman, Les Éditeurs réunis, 2015.

Des nouvelles d'une p'tite ville, tome 4 : 1970 – Jacques, roman, Les Éditeurs réunis, 2016.

Chapitre 1

Né le 26 février 1896, Émile Robichaud était le fils d'Arthur Robichaud et de Marie-Eugénie Lemaire, eux-mêmes fils et fille de fermiers des alentours de Stanbridge East. En 1895, Arthur – qui avait dix-huit ans – avait rencontré Eugénie, âgée de seize ans. Arthur avait travaillé à la ferme de Charles Lemaire à Sainte-Brigide durant la période des moissons. La ferme de ce dernier était beaucoup plus imposante que la terre des Robichaud; Charles Lemaire avait donc besoin d'hommes engagés pour suffire à la tâche. Il était fortuné, mais n'avait pas eu la chance d'avoir beaucoup d'enfants: deux garçons, encore trop jeunes, et deux filles dont Eugénie était l'aînée.

Comme les Robichaud avaient besoin d'argent, Arthur avait accepté de monter un des chevaux de labour pour se rendre à la ferme des Lemaire, matin et soir, moyennant des gages si petits fussent-ils. Chaque jour, il parcourait cette grande distance avec plaisir. Le matin, il poussait l'allure du cheval du trot au galop pour revenir au pas, mais le soir, il menait la bête au pas parce qu'il était exténué de sa journée de dur labeur. Il en profitait pour réfléchir à son avenir. Arthur était orgueilleux et se donnait à cent pour cent afin de faire bonne figure devant le patron, mais aussi auprès de sa fille Eugénie qu'il trouvait très belle. Il était rapidement tombé sous le charme de celle-ci.

Eugénie n'était pas insensible à la prestance d'Arthur. Elle aimait sa carrure – il était plutôt grand avec ses cinq pieds sept pouces. Il avait la taille fine, et son pantalon un peu trop serré laissait deviner des jambes musclées. Elle rougissait quand elle pensait aux fesses du jeune homme, aussi musclées que ses jambes. Il affichait une assurance qui prouvait que rien ne lui faisait peur, et surtout pas le travail. Une journée qu'Arthur et les autres engagés travaillaient aux champs, Eugénie leur avait apporté de la limonade au gingembre. Tout le monde avait apprécié le rafraîchissement. Quand Arthur s'était servi, elle avait remarqué que sa chemise était détrempeée et entrouverte. Le vent lui avait permis de sentir son odeur musquée; elle en avait été étourdie. Sur le chemin du retour vers la maison, elle s'était surprise à rêvasser qu'Arthur la prenait dans ses bras et l'embrassait. Ayant entrevu son torse, Eugénie avait le sentiment qu'il serait réconfortant de se coller contre cette poitrine. Cela lui fit réaliser qu'elle était en amour avec Arthur.

Par la suite, ils ne se rencontrèrent plus que sur le parvis de l'église du village, quand la famille Lemaire venait visiter de la parenté dans la région. Eugénie était menue et belle à croquer. Arthur était conquis. Sa mère – Olympe Robichaud, née Messier – avait remarqué son intérêt pour celle qu'elle appelait «la p'tite Lemaire». Elle n'était pas très enthousiaste.

— Oublie-la, Arthur! Elle est beaucoup trop frêle; je suis sûre qu'elle va mourir en couches dès son premier bébé. Si le bébé ne meurt pas en même temps, qui voudra d'un jeune veuf avec un marmot, dis-moi ?

— Vous êtes pas mal vite en affaires, la mère! Je l'ai juste regardée! Avouez qu'elle a belle allure.

— Ah! pour ça, oui! Elle a l'air d'une p'tite fille pas encore pubère. Regarde-lui la largeur du bassin. On voit tout de suite qu'elle n'est pas faite pour élever une famille, encore moins mettre au monde des enfants...

— J'ai travaillé aux foins chez son père. Eugénie est vaillante pas à peu près.

— La vaillance! La vaillance! Ça prend plus que ça pour élever une famille, tu sauras, mon jeune.

— Ça va, la mère, j'ai compris! répliqua Arthur qui commençait à perdre patience. Vous ne pensez pas à mon bonheur, mais seulement à la portée qu'elle pourrait avoir. Eugénie n'est pas un animal, batinse!

Son idée était faite: il tenterait de conquérir la jeune femme à tout prix. Il avait bon espoir, car elle lui avait déjà donné des signes qu'il ne la laissait pas indifférente. Eugénie lui faisait perdre la tête. C'est vrai qu'elle était petite pour son âge – elle avait seize ans, bientôt dix-sept –, mais chaque fois qu'Arthur posait les yeux sur elle, il devenait fou de désir.

Eugénie lui glissa un petit mot dans la main pour lui signifier que la semaine suivante, la famille Lemaire assisterait à la messe de Sainte-Brigide. «Nous resterons à Sainte-Brigide dimanche prochain. Pourras-tu venir?»

Le cœur d'Arthur battait si fort qu'il se sentait près de défaillir. Pendant que les paroissiens pavoisaient sur le parvis, il s'empressa de trouver un crayon et d'écrire «Oui». Ensuite, il remit le billet plié le plus discrètement possible à Eugénie en lui serrant la main avec chaleur. Ce jeu, qui se poursuivit jusqu'au printemps suivant, ne passa pas inaperçu aux yeux de M^{me} Lemaire. Elle trouvait sa fille un peu jeune, mais Arthur Robichaud lui faisait bonne impression. Et puis, tant que ça se limitait à des rencontres à l'église, il n'y avait pas péril en la demeure. Elle pouvait dormir sur ses deux oreilles, même si elle se méfiait de la nature ardente de sa fille aînée.

Lors de la remise de leurs messages, Eugénie et Arthur se touchaient le bout des doigts et parfois la paume, ce qui les bouleversait au plus haut point. Au fil du temps, les missives s'étaient transformées. Après s'être limitée à indiquer un lieu de rendez-vous, Eugénie avait ajouté un cœur rouge, puis les mots «Je t'aime» étaient apparus. Aussitôt, ceux-ci avaient été partagés...

Basile Robichaud avait compris les plans de son fils Arthur quand ce dernier avait commencé à lui emprunter un cheval pour se rendre à Sainte-Brigide. De son côté, Olympe, sa femme, avait remarqué assez rapidement les jeux de mains

entre les deux tourtereaux. Basile ne comprenait pas pourquoi sa femme désapprouvait cette relation naissante. Son fils était un homme mûr et c'était normal qu'il veuille fonder une famille à son tour. Basile n'était guère plus vieux qu'Arthur quand il avait convolé en justes noces avec sa belle Olympe.

— Veux-tu bien me dire pourquoi les amourettes de ton gars te déplaisent autant, Olympe? La p'tite Lemaire serait un très bon parti pour Arthur.

— Justement, Basile : quand on parle d'elle, on dit toujours «la p'tite Lemaire», comme tu viens de le faire. Je n'ai rien contre elle, mais l'as-tu bien regardée? Elle a l'air d'une enfant fragile qui n'a pas une grosse santé. Veux-tu qu'Arthur se retrouve veuf à vingt ou vingt-cinq ans? Elle ne sera jamais capable de lui donner une grosse famille, comme le curé le prêche.

— Si je suis ton raisonnement, Eugénie Lemaire devrait entrer chez les sœurs et être l'épouse du bon Dieu? Elle est beaucoup trop jolie pour ça! Elle fera le bonheur de notre garçon. Et si jamais elle meurt en couches, ce sera la volonté divine qui en aura décidé ainsi. Je ne veux pas intervenir dans la vie d'Arthur sur des *si* et des *peut-être*!

— Ils vivront où? demanda Olympe.

— Si le père Lemaire ne leur fait pas une place sur sa terre, ce sera de notre devoir d'y voir! On sera à l'étroit pour un moment, mais rien ne nous empêche d'agrandir la maison.

Notre terre pourrait faire vivre deux familles si on augmentait notre cheptel et déboisait encore un peu plus du côté ouest, qui n'est que broussailles sans valeur.

— C'est une terre de roches qu'on a, mon pauvre Basile !

— Avec du cœur à l'ouvrage, pense à ce qu'on a réussi à faire. Et ce n'est pas le cœur qui lui manque, à notre Arthur. Notre terre va lui revenir par droit d'aînesse quand nous serons prêts à partir.

— Mais pour aller où, ma foi du bon Dieu, Basile ? Nous n'accumulerons jamais assez d'argent pour nous retirer, ne serait-ce qu'à Farnham !

— Tu es bien pessimiste, Olympe ! Je suis sûr que nous avons encore devant nous plusieurs belles années. Bien des événements peuvent survenir pendant ce temps-là. Ne crois-tu pas ? Les voies du Seigneur sont impénétrables...

— C'est une conversation inutile puisque ni Eugénie Lemaire ni son père n'ont donné le moindre signe d'assentiment concernant notre fils et son alliance à leur famille. Il s'agit tout au plus d'amourettes sans avenir. M. Lemaire a peut-être d'autres visées pour sa fille ?

— En tous les cas, à moins qu'il soit aveugle, il s'est sûrement rendu compte du manège qui se trame devant lui ! Cesse donc de t'en faire, Olympe, et attendons que les deux jeunes se déclarent. Nous aviserons à ce moment-là, veux-tu ?

— Tu as raison ! Il coulera encore bien de l'eau sous les ponts avant qu'ils soient prêts à convoler... ou non ! En attendant, ce n'est pas le travail qui manque ici. Heureusement que j'ai les filles pour m'aider, et toi les garçons pour érocher cette terre où il pousse plus de roches que d'avoine ou de légumes.

— Tu es bien injuste envers la terre qui nous nourrit ! C'est vrai qu'il faut trimer dur, mais on y arrive. Les murets de pierres qui bornent notre propriété en font foi.

— Tu as raison, Basile. Excuse-moi de tant m'inquiéter, mais le temps a filé si vite que je ne l'ai pas vu passer. Dire que notre aîné est déjà en âge de se marier...

— C'est comme ça, Olympe. On ne peut pas arrêter le temps, malheureusement ! Moi, à force de bûcher tout l'hiver, je sens déjà l'arthrite m'envahir. C'est une douleur pernicieuse qui s'infiltré tranquillement et je n'ai pas encore quarante ans. Le travail de fermier, ça use, mais quand on n'a ni instruction ni fortune, qu'est-ce qu'on pourrait faire d'autre ? Partir pour les États afin de travailler dans les manufactures de coton ? Au moins, on est propriétaires de notre terre et ça, personne ne peut nous l'enlever. C'est à nous autres !

Basile Robichaud avait clarifié la situation avec sa femme. Il ne mettrait pas de bâtons dans les roues de son fils s'il voulait courtiser, et éventuellement épouser, Eugénie Lemaire. Le temps arrangerait les choses, comme il l'avait toujours fait. Le destin s'occuperait de régir l'avenir, pour le meilleur et

pour le pire. Il fallait attendre, rester à l'affût des signes qui détermineraient si Eugénie était la promise d'Arthur. On ne savait pas ce que le père Lemaire en pensait. Et s'il était favorable à cette union, quelle serait la dot de sa fille ? Basile préférait que le couple s'installe chez lui, même s'il savait que cela exigerait la réorganisation de la maisonnée. Il pourrait agrandir en repoussant la cuisine d'été pour faire de la place pour son fils et son épouse. Et pourquoi ne pas ajouter une deuxième pièce pour la venue éventuelle d'enfants ?

Arthur voyait le printemps arriver avec bonheur. Il avait trouvé l'hiver assez rude parce qu'il se rendait à l'église de Sainte-Brigide chaque fois que la famille Lemaire n'allait pas visiter la parenté du côté de Stanbridge East. Il arrivait à l'église, transi, les doigts gourds et les pieds complètement gelés. Eugénie n'était pas insensible à sa ténacité et l'aurait volontiers réchauffé, mais c'était impossible. La jeune femme sentait l'ardent regard d'Arthur peser sur elle, ce qui l'enflammait de désir. Malheureusement, elle ne pouvait se retourner pour contempler ses beaux yeux si vifs, si intelligents. Il fallait qu'Arthur soit un peu fou pour affronter les tempêtes alors que personne ne se risquait à venir de si loin.

Basile craignait pour son cheval et pour son fils, si passionné.

— Tu n'es pas très raisonnable, Arthur. Eugénie comprendra ton absence par ce froid si intense. Ne mets pas ta vie en danger !

— Elle s'attend à ce que je sois là. Et j'y serai, papa !

— Prends au moins mon capot de poil, mon chapeau pis mes mitaines. Et mets deux couvertures sur le dos de la Grise. N'oublie pas de la protéger du froid en lui trouvant une place à l'abri du vent. Si tu pouvais la laisser dans la remise à côté de l'église, ce serait encore mieux.

— T'inquiète pas, je prends toujours soin de la Grise. Elle est très précieuse, si je veux continuer à aller voir Eugénie. Il faudra que je change mes bottines de feutre l'année prochaine ; elles commencent à être usées et ne sont pas assez chaudes.

— Tu serais mieux chaussé avec des mocassins indiens par les grands froids.

— Le printemps s'en vient. Je m'en achèterai peut-être l'hiver prochain.

— Il faut que tu l'aimes, la p'tite, pas vrai ?

— C'est la mienne, papa ! Je ne vois qu'elle. Je sais que maman n'est pas très favorable à l'idée, mais je n'y peux rien...

— Elle trouve Eugénie trop frêle, mais elle ne veut que ton bien, sois-en certain. Et puis, ta mère te juge un peu fou, mais on l'est tous quand on est amoureux. Si tu m'avais vu quand je la courtaisais... J'étais aussi fou que toi, mais elle ne s'en plaignait pas, je te le garantis !

— L'amour, ça ne se commande pas. Je voudrais bien faire autrement, mais je ne suis pas capable, papa.

— Souhaitons que le père Lemaire soit d'accord.

— Il me salue toutes les fois que nos regards se croisent. Je vais connaître son avis assez vite parce que j'ai l'intention de travailler pour lui dès le printemps, si tu es d'accord.

— Il faudrait que tu te trouves un cheval et un petit *buggy* parce que tu ne pourras pas parcourir cette distance matin et soir. Je vais regarder ça pour toi, mon gars.

— Tu es vraiment fin pour moi, papa. Mais je me demande ce qui arrivera si je marie Eugénie ? Y a pas vraiment de place ici pour nous loger.

— Ne t'inquiète pas de ça ! On en a parlé, ta mère et moi. On pourrait agrandir la maison par en arrière. Mais une chose à la fois ! On traversera le pont quand on arrivera à la rivière. On verra ce que le père Lemaire décidera, et la dot qu'il te donnera pour sa fille. Tu sais que la terre ici te reviendra quand nous prendrons notre retraite, ta mère et moi.

— Maman et toi, vous avez déjà calculé tout ça ?

— Il le faut, mais on en reparlera plus tard. Maintenant, tu dois partir si tu veux arriver à temps pour la messe !

Arthur était troublé par les paroles de son père. Il venait de comprendre que ses parents discutaient d'Eugénie et lui. Il se demandait si la même situation prévalait chez les Lemaire. Malgré tout, il avait le cœur léger. Bientôt, il reverrait Eugénie et ressentirait les mêmes palpitations que tous les dimanches.

Il rêvait de sentir le doux parfum qui émanait de sa chevelure. Quand il arriva finalement à l'église, il repéra le banc réservé par la famille Lemaire avant de se chercher une place. Il en vit une tout près d'Eugénie. Arthur songea que, sans le savoir, son père lui avait insufflé une dose de courage. D'une tendre rêverie, il était passé au désir ardent de dévoiler son amour au grand jour, d'affronter M. Lemaire, malgré les difficultés qu'il risquait de rencontrer. Le secret avait assez duré. *Mais après tout, se dit-il, les difficultés ne sont pas faites pour nous abattre mais pour être abattues.* C'est avec cette volonté nouvellement acquise qu'Arthur se proposait d'aborder M. Lemaire.

La messe traînait en longueur. Arthur n'en pouvait plus d'attendre l'*Ite missa est* du curé. Sa mission à lui était de ne pas perdre courage et de ne pas s'enfermer dans ses mots quand il discuterait avec M. Lemaire sur le parvis de l'église. Il avait chaud et tremblait; Arthur avait l'impression de jouer sa vie. Dans sa folie, il s'imaginait que s'il recevait une rebuffade, il s'enfuirait avec sa dulcinée, loin, très loin – peut-être même jusqu'à Granby, où il trouverait refuge et travail. Il se voyait monter sur le cheval de son père avec Eugénie collée contre son dos, les bras de celle-ci lui enserrant la taille.

Arthur sortit de sa rêverie quand il entendit le curé prononcer les mots magiques. Il se précipita à l'extérieur pour attendre M. Lemaire. Dès que celui-ci apparut, Arthur l'interpella.

— Monsieur Lemaire, j'aimerais vous parler.

— Bien sûr, jeune homme. Vas-y!

— Avec votre permission, j'aimerais fréquenter votre fille Eugénie, monsieur.

— Il était grand temps que tu te declares! s'exclama-t-il. Qu'en pense la principale intéressée, d'après toi?

Il se tourna vers sa fille rougissante.

— Que dis-tu de cette proposition, Eugénie?

— Oui, je veux bien, papa! répondit-elle, les yeux brillants de bonheur.

— Pourquoi ne viendrais-tu pas dîner à la maison, Arthur? demanda Charles Lemaire. Nous ferions plus ample connaissance.

— C'est avec joie que j'accepte votre invitation, monsieur Lemaire. Je vous remercie!

— Eh bien, suis-nous jusqu'à la maison. Nous ajouterons simplement un couvert.

Arthur Robichaud exultait de joie d'avoir été accepté comme prétendant de la belle Eugénie. Il avait tellement craint ce moment-là qu'il s'était promis de se montrer à la hauteur des attentes de tous les membres de la famille. Il se dirigea vers le hangar où se trouvait son cheval de race canadienne — c'est du moins ce que prétendait Basile. Mais pour Arthur, c'était simplement la Grise parce qu'elle était vieille et que

les poils de son museau grisonnaient. Il resserra la ganse de la selle, décrocha le sac d'avoine dans lequel la bête mangeait et la monta. Il suivit la belle carriole des Lemaire avec son toit escamotable en cas de pluie ou de neige. Eugénie ne le quittait pas du regard, au risque de développer un torticolis. Elle lui souriait. Arthur lui rendait la pareille comme autant de promesses de félicité. Il espérait que sa mère ne l'attendrait pas trop longtemps avant de commencer le dîner. Elle comprendrait, ou alors, Basile la rassurerait et lui ordonnerait de procéder avec un sourire complice.

Une fois à la ferme des Lemaire, Arthur aida le maître des lieux à dételer le cheval et à ranger la carriole. Le reste de la famille s'était réfugié dans la maison. Une bonne chaleur réchauffait celle-ci, et une agréable odeur de rôti de bœuf embaumait la cuisine. Une fois débarrassés de leurs manteaux, crémones, mitaines et chapeaux, tous se livrèrent à différentes tâches. Edmond, douze ans, le plus vieux des garçons, alluma un feu dans le foyer du salon. Le jeune Clovis, qui avait neuf ans, se dirigea vers le secrétaire où il entreprit de terminer ses travaux scolaires. Eugénie monta à toute vitesse dans sa chambre pour se refaire une beauté afin d'impressionner Arthur. Pour sa part, la benjamine de la famille, Isabelle, s'amusa avec ses poupées. M^{me} Lemaire s'assura que le dîner serait à point quand Charles donnerait le signal à tout le monde de s'approcher pour déguster ce

délicieux repas dominical. Satisfaite de son allure générale, Eugénie descendit. Elle dressa la table en prenant soin d'ajouter un couvert de plus pour l'invité.

Quelques minutes plus tard, Eugénie entendit son prétendant et son père entrer dans la maison. Ils discutaient des projets de l'année 1896. Charles Lemaire proposa à Arthur de travailler pour lui dès la fonte des neiges – s'il était disponible, bien sûr, et pourvu que cela ne nuise pas aux projets de Basile Robichaud.

— J'en serais honoré, monsieur Lemaire ! Je ne crois pas que ça dérangerait mon père. Il a même proposé de m'acheter un cheval et un *buggy*, si je décidais de travailler pour quelqu'un d'autre.

— Serais-tu prêt à vivre ici, dans les dépendances réservées aux hommes de la ferme ? Tu devrais travailler de longues heures, mais tu serais payé en conséquence. Et je ne suis pas ingrat quand je suis satisfait du travail accompli.

— Je n'en doute pas une seconde, monsieur Lemaire !

— Prendrais-tu un verre de sherry avant de passer à table, Arthur ?

— Je ne sais pas... Nous n'avons pas l'habitude de boire chez nous, sauf dans les grandes occasions.

— Mais c'est une grande occasion, Arthur : c'est la première fois que nous recevons un prétendant pour notre belle

Eugénie, notre aînée. Il faut fêter ça, mon garçon ! Passons au salon et versons-nous une rasade de sherry pour chasser le froid qui habite encore nos os et ensuite, nous dînerons. Le rôti sent bon !

Charles Lemaire se dirigea vers le salon sans plus attendre. Devant la desserte, où se trouvaient quelques bouteilles de cristal et des verres de la même qualité, il remplit deux verres d'un liquide rougeâtre. Il en tendit un à Arthur et garda l'autre. Il porta un toast silencieux et vida son verre d'un trait. Il croyait qu'Arthur en ferait autant. Ce dernier hésita, approcha l'alcool de ses lèvres et y goûta. C'était sucré ! Sans plus hésiter, il avala le liquide en une gorgée. Il s'étouffa parce que le sherry était plus fort que ce à quoi il s'attendait. Charles Lemaire éclata de son rire tonitruant, satisfait de constater qu'Arthur n'était pas un habitué de l'alcool. Son teint cramoisi le prouvait.

— Ce n'est pas pour les enfants, n'est-ce pas, Arthur ?

— J'ai été pris par surprise. Il faut dire que je bois très rarement ! C'est assez fort !

— Approchons-nous de la salle à manger avant que ma femme s'énerve. J'ai une faim de loup ! lança Charles Lemaire qui riait encore de l'effet de l'alcool sur Arthur.

C'est une bonne chose qu'Arthur boive rarement, pensa-t-il. Il n'aurait pas aimé que sa fille se retrouve avec un ivrogne. Il verrait aussi de quel bois le jeune homme se chauffait durant la belle

saison. Bien qu'Arthur ait travaillé pour lui l'été dernier, cette fois ce dernier habiterait sur place, alors il pourrait l'étudier à loisir. Charles aimait sa fille Eugénie comme la prune de ses yeux ; il ne manquerait donc pas de voir les faiblesses de son prétendant, si celui-ci en avait. *Et tout le monde en a!* se dit-il.

— Il n'est pas trop tôt, Charles ! s'écria sa femme en l'apercevant. Les enfants sont affamés à un point tel que j'ai dû gronder Clovis qui tentait de dérober un bout de pain. Arthur, assoyez-vous entre les deux garçons. Ainsi, vous aurez toute la liberté de poursuivre votre conversation avec mon époux. Et toi, Eugénie, nous feras-tu l'honneur de nous servir pendant que ton père tranche le rôti ?

— Bien sûr, maman ! Je vous sers en premier ?

— Non ! Occupe-toi d'abord des garçons et d'Isabelle afin qu'ils retournent vaquer à leurs occupations respectives le plus rapidement possible. Cela nous laissera tout le temps de faire plus ample connaissance, n'est-ce pas, Arthur ?

— Bien sûr, madame ! répondit Arthur qui se préparait à subir l'inquisition.

Quand ce fut au tour d'Arthur d'être servi, Charles Lemaire déposa deux tranches épaisses de rôti dans l'assiette, qu'Eugénie nappa d'une généreuse portion de sauce. Elle accompagna le tout de plusieurs légumes aussi tentants les uns que les autres. Arthur se demanda comment il ferait pour manger tout ça.

— Je crois que tu as surévalué mon appétit, Eugénie ! lança-t-il. Si je réussis à avaler toute cette nourriture, j’aurai besoin d’aide pour monter mon cheval... Et je ne souperai sûrement pas.

— Mais si, mon garçon, tu verras ! rétorqua M. Lemaire. Ce sera bon pour ton gabarit. Tu as fait rougir ma fille, jeune sacripant ! Allez, mange !

En contemplant son assiette, Arthur se fit la réflexion que les Lemaire vivaient dans l’abondance. Chez les Robichaud, il y aurait eu de la nourriture pour deux repas. C’est peut-être ce qui expliquait la rondeur de Charles Lemaire. Mais pourtant, le reste de la famille était svelte – à tout le moins les femmes. Arthur était certain qu’il pouvait faire le tour de la taille d’Eugénie avec ses deux mains. Il se résigna à attaquer son assiette. Le jeune homme fut surpris de constater qu’il parviendrait à la vider, s’il ne touchait pas au pain. Il s’efforça de manger lentement, comme les Lemaire, parce que chez lui, manger n’était pas un plaisir, mais une nécessité. Au lieu de consacrer cinq minutes à son repas comme d’habitude, Arthur passa presque trente minutes à table. Les aliments avaient eu le temps de refroidir, mais personne n’en fit de cas. Les plus jeunes demandèrent la permission de se retirer pour reprendre leurs activités. Cette bienséance ne se pratiquait pas chez les Robichaud. Il remarqua que les assiettes n’étaient pas vides à la fin du repas, ce qui aurait été considéré

comme un sacrilège chez les Robichaud. Le fautif aurait subi des remontrances de Basile ou d'Olympe. Il n'y avait jamais de reliefs dans les assiettes chez les Robichaud.

— Tu vois, Arthur ! s'écria M. Lemaire. Je savais que tu étais capable de manger autant et que tu ferais honneur au repas de ma Reine. Je l'appelle ma Reine, mais son prénom, c'est Marie-Reine. Ma Reine, c'est tellement plus romantique, tu ne trouves pas ?

— Vous avez raison, monsieur Lemaire, acquiesça Arthur, se sentant obligé d'approuver celui qui deviendrait peut-être son beau-père.

— Si on traversait au salon pendant que les femmes desservent ? Es-tu amateur de cigares, Arthur ?

— Je n'ai jamais fumé, monsieur, répondit Arthur.

— Ah non ? Moi, j'ai l'habitude de fumer un bon cigare après les repas et de prendre un digestif, généralement un cognac français. Quand les femmes viendront nous rejoindre, je demanderai à Eugénie de nous jouer un peu de piano, et peut-être même de chanter. Elle a une voix d'ange, tu verras !

Quand tout fut rangé dans la salle à manger, Eugénie et sa mère vinrent rejoindre les hommes. Charles Lemaire expliqua ses projets d'expansion et de mise en valeur de nouvelles prairies, celles qu'il cultiverait et celles qui seraient en jachère. Le sujet n'intéressait pas réellement Eugénie et sa mère, ce dont le maître de maison se rendit compte rapidement.

Eugénie aurait volontiers parlé d'amour, tandis que sa mère voulait jauger le jeune prétendant qui avait ravi le cœur de sa fille aînée. Arthur était prêt à répondre à toutes les questions du père et de la mère, mais il aurait aimé se retrouver seul avec Eugénie et lui ouvrir son cœur puisqu'ils n'avaient pratiquement jamais parlé ensemble. Tous deux n'avaient échangé que des politesses en présence d'autres personnes.

M^{me} Lemaire était impatiente de questionner Arthur. Mais bienséance oblige, elle ignorait comment aborder les sujets qui la préoccupaient. Elle espérait que son mari ou sa fille commencent la conversation, ce qui lui permettrait de pousser plus loin sa curiosité.

— Je crois que nous devrions changer de sujet de conversation, si nous ne voulons pas faire mourir d'ennuis ces dames, déclara Charles Lemaire. Je me doute que ma femme, telle que je la connais, brûle d'envie de sonder tes intentions envers notre charmante fille. J'avoue que moi-même, je suis un peu curieux à cet égard.

— C'est délicat de discuter de mes sentiments envers votre fille sans lui en avoir d'abord parlé, mais je peux vous garantir qu'ils sont des plus convenables et des plus nobles. Même si je suis jeune, je sais me tenir. J'apprécie votre fille depuis l'été dernier, durant lequel j'ai travaillé brièvement ici. Je l'ai trouvée généreuse quand elle nous apportait de la limonade pendant qu'on travaillait aux champs. Eugénie était toujours souriante et avenante.

— C'était son devoir de faire preuve d'hospitalité envers les hommes qui travaillaient aux foins, répliqua Charles Lemaire.

— Peut-être, mais sa bonne humeur m'a charmé. Elle n'avait aucune obligation d'être gentille et pourtant, elle l'était avec tout le monde. Votre fille est un rayon de soleil!

— Vous allez la respecter? demanda Marie-Reine Lemaire.

— Mes intentions sont chastes et pures, madame.

— Maman! On ne pose pas ce genre de questions, voyons! s'exclama Eugénie, gênée par ces propos.

— J'ai appris de ton père à parler sans détour, et je l'en remercie. La chasteté est essentielle dans les bonnes familles comme la nôtre, et c'est important que ce soit bien clair pour ce jeune homme – aussi charmant soit-il.

— Cela va de soi, fit Charles. Et je suis convaincu qu'Arthur l'avait compris à la façon qu'il m'a demandé s'il pouvait fréquenter notre fille. Un manant prend sans demander, c'est bien connu, n'est-ce pas?

Arthur était un peu mal à l'aise, mais il trouvait normal que les parents d'Eugénie s'inquiètent et mettent les choses au clair. Chasteté était synonyme de virginité, et il avait l'intention d'épouser une vierge. Il respecterait sa parole. Il aimait trop Eugénie pour abuser d'elle de quelque façon que ce soit. Que Dieu l'en protège!

Les parents parurent satisfaits de son attitude sincère. Ils limitèrent leur interrogatoire en se disant qu'il y aurait une surveillance accrue dès qu'Arthur habiterait dans les quartiers réservés aux hommes engagés – qui, pour la plupart, n'étaient que des employés saisonniers.

— Si tu nous jouais un peu de piano, Eugénie? proposa Charles Lemaire. Ce serait très agréable.

— Je ne pratique plus beaucoup depuis un certain temps, papa. Je me suis mise à la broderie et prépare tranquillement mon trousseau.

— Tu as bien du temps devant toi, ma fille! déclara sa mère.

— La plupart de mes anciennes compagnes de classe sont mariées ou sur le point de convoler, maman.

— Ça n'a pas de sens! Des enfants! Tu n'as même pas dix-sept ans. Avant vingt ans, il n'y a aucune urgence, pas vrai, Charles?

— Ne m'entraîne pas dans des conversations stériles, ma Reine. «Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point», comme le disait si bien Pascal.

— Ne te lance pas dans les grandes citations, Charles, je t'en prie! Il s'agit d'une conversation sérieuse.

— As-tu oublié quel âge tu avais quand nous nous sommes mariés?

— J'avais dix-huit ans, et tu en avais vingt. Pas dix-sept!

— Calme-toi, ma Reine ! Eugénie et Arthur ne sont pas encore mariés. Ils se connaissent à peine...

Puis Charles s'adressa à sa fille :

— Installe-toi au piano, Eugénie, et joue-nous un de tes plus beaux morceaux. Ou encore mieux, tiens ! Pourquoi ne chanterais-tu pas en t'accompagnant au piano ?

Il lui fit un clin d'œil, laissant ainsi sous-entendre que cela ferait taire sa mère.

— Excellente idée, papa ! Ce sera plus facile de chanter une petite ballade que de m'attaquer à la musique classique.

Sans attendre, Eugénie prit place au piano et s'exécuta. Arthur n'avait jamais rien entendu d'aussi beau. La voix de la jeune femme était soprano léger, ce qu'Arthur ignorait. Il ne connaissait rien à la musique, mais il appréciait grandement la beauté de la voix d'Eugénie, qui pouvait monter dans les notes aiguës si la chanson l'exigeait. Charles prit le bras de sa femme et entraîna celle-ci hors du salon. Il jugeait convenable de laisser un peu d'intimité aux deux tourtereaux. Ces derniers ne s'aperçurent pas du départ du couple. Quand Eugénie finit sa chanson, Arthur se mit à applaudir, impressionné par son talent. Elle lui paraissait encore plus précieuse. Pouvait-il seulement penser conquérir une telle femme ? Il n'avait rien d'exceptionnel à lui offrir, sinon son amour immense. Arthur s'approcha d'Eugénie, lui toucha le bras. Il ressentit comme une décharge électrique tellement

il était épris. La jeune femme se retourna; elle vit que ses parents avaient quitté le salon. Elle posa sa main sur celle d'Arthur, qui était chaude. Elle ne voulait pas qu'il la retire, sinon pour l'enlacer.

— Je suis très impressionné par ton talent, Eugénie. Tu ressemblais à un ange pendant que tu chantais. Tu rayonnais! Un grand frisson m'a parcouru en t'admirant.

— Moi, c'est tout le contraire! Une onde de chaleur m'a envahie quand tu m'as touché le bras. S'il te plaît, embrasse-moi pendant que nous sommes seuls! J'en rêve depuis l'été dernier, et tu hantes mes nuits. Embrasse-moi tout de suite!

Arthur fut surpris par tant de fougue, mais il ne put résister à la tentation. Il prit le visage d'Eugénie entre ses mains calleuses et déposa un léger baiser sur ses lèvres. Quelle ne fut pas sa surprise quand elle passa ses bras autour de sa taille et se pressa fortement contre lui. Ce petit baiser ne pouvait assouvir le désir d'Eugénie. Elle libéra une de ses mains pour caresser la nuque d'Arthur et accentuer la pression sur ses lèvres. Elle entrouvrit sa bouche pour qu'il sente son souffle chaud. Son haleine était fraîche et irrésistible; Arthur embrassa sa dulcinée avec plus de conviction. Quand il prit conscience de son érection, il desserra son étreinte. Mais Eugénie refusait qu'il s'éloigne. Elle percevait cette protubérance comme un hommage à sa beauté, elle qui s'était toujours trouvée trop petite pour plaire. Elle était en feu.